

Tout y passe: la genèse de l'aberration, les occasions ratées de revenir en arrière et les droits humains.

# Un livre pour regarder le Mondial sans perdre son esprit critique

PATRICK OBERLI  
patrick.oberli@lematindimanche.ch

Alain Leibling aime bien raconter l'anecdote: c'est accoudé à un bar en zinc d'un bistrot de Montmartre que l'idée du livre «Qatar 2022, l'autre pays du football» a surgi. Il devisait alors avec Gab, son ami dessinateur de presse. Gab, ignorant de la chose du football, avait vaguement entendu parler d'un Mondial dans le désert. Alors Alain Leibling s'est lancé le défi de lui raconter la longue, très longue histoire de cette Coupe du monde qui restera comme la plus décriée, surtout en Europe.

«Les milliards dépensés, ils s'en fichent un peu. Ils n'ont pas la même valeur pour eux que pour nous.»

Alain Leibling, auteur de «Qatar 2022, l'autre pays du football»

Il en ressort un petit livre truffé de dessins, parfois très corrosifs. Gab, c'est l'école Charlie Hebdo, lignée Reiser ou Siné. Sa devise? Pas de tabou, au point d'être régulièrement censuré sur les réseaux sociaux. Côté textes, Alain Leibling mêle habilement le fait d'avoir vécu sa vie professionnelle dans le football, comme journaliste puis employé de la FIFA. À Zurich, le Français a suivi de l'intérieur la montée en puissance du Qatar, sa stratégie planétaire pour s'adjuger, le 2 décembre 2010 au nez et à la barbe des États-Unis, le Mondial 2022.

## Bien avant le vote

Si en Suisse ou en France, on se focalise avant tout sur les rôles de Sepp Blatter, alors président de la FIFA, et Michel Platini, membre du Comité exécutif (CE), le triomphe qatarien repose sur une base qui dépasse le continent européen. Alain Leibling rappelle ainsi les rôles fondamentaux de personnages comme, entre autres, l'avidé Brésilien Ricardo Teixeira, feu l'abject président argentin Julio Grondona ou le magouilleur en chef de la Concacaf (Amérique du Nord et centrale), Jack Warner. Il se penche aussi sur les manœuvres réalisées en Afrique pour s'attirer les grâces des membres africains. En direct ou, plus sournoisement, par le programme Aspire, qui visait à faire d'une pierre deux coups - «écumer l'Amérique du Sud et l'Afrique pour recruter très jeunes des talents» - histoire de ne pas être ridicule sur le terrain en 2022, mais aussi, de se «bâter une crédibilité avec l'édification d'un centre sportif de pointe à Doha, jusque dans le médical où l'argent a

permis d'engager des peintures mondiales.» Au fil des pages, on se remémore également les occasions ratées par la FIFA, le monde politique et les justices, de remettre en cause un choix qui, aujourd'hui, paraît plus aberrant que jamais. Au premier rang: le rapport Garcia, dont la teneur explosive a été étouffée par les juristes démineurs de la FIFA, avec la caution des dirigeants de l'organisation.

## «Facile d'être malin»

Le 20 novembre, dans le magnifique stade doré de Lusail, le Qatar sera réellement parvenu à ses fins. Vu toutes les manœuvres menées depuis vingt ans, peut-on dire qu'il a été malin? «Les Qatariens sont entrés dans le football pour faire la course avec des États comme Oman ou Dubaï, pour rattraper les Occidentaux et les Asiatiques qui, avec le Japon et la Corée du Sud, avaient eu la Coupe du monde en 2002. Leur objectif était politique, au-delà de l'argent. Car les milliards dépensés, ils s'en fichent un peu. Ils n'ont pas la même valeur pour eux que pour nous.» Ceci posé, Alain Leibling en vient à l'essentiel: «À vrai dire, ce ne sont pas les Qatariens eux-mêmes qui ont gagné. Pour y parvenir, ils ont fait appel à de puissantes multinationales de communication ou de stratégie. Dans ce jeu, les Grands-Bretons ont été très actifs. À chaque fois que j'ai voyagé là-bas pour le travail, les interlocuteurs étaient britanniques. Les Qatariens ont sorti le portefeuille. Il est facile d'être malin quand on est milliardaire.» Ils n'ont cependant pas anticipé que le football amènerait le monde à mettre son nez dans leurs affaires intérieures: «Quand il y a une Coupe du monde, on parle de tout, ça fait boule de neige. Et ça, le Qatar n'apprécie pas.»

Ce livre, les deux auteurs le destinent «aux gens qui se posent des questions» sur le Qatar, afin de suivre la compétition sans perdre son esprit critique. À l'instar d'Alain Leibling: «Je regarderai tous les matches en espérant, notamment, qu'il y aura des dédommagements pour les familles des victimes. Et que l'attention générale fera évoluer la situation dans ces pays, même si je sais que ce sera difficile.» D'ailleurs, tout est pensé pour «regarder sans oublier». Le lecteur peut, à la fois, remplir un tableau des résultats, trouver les surnoms des équipes nationales participantes, mais aussi se rappeler le destin judiciaire des 22 votants de 2010. Seul manque l'état des lieux de leurs consciences.



À LIRE  
«Qatar 2022, l'autre pays du football», Gab et Alain Leibling, En Exergue Éditions, 96 pages



## Nous les laisserons seuls dans le désert

### L'invité

Denis Maillefer  
Metteur en scène



L'écrit fait le sport. Et même est le sport. Depuis Pindare, le poète grec célébrant les héros des Jeux olympiques au Ve siècle avant notre ère, et jusqu'aux bistrotiers où l'on refait le match à l'infini, le sport de compétition n'existe pas sans le chant qui le célèbre. Sans le regard et la parole qui succèdent à ce regard. Le Tour de France cycliste a été inventé par un

journal qui voulait vendre du papier (des papiers!) en racontant cette folie. Sans le commentaire, professionnel (médiat) ou amateur (ce que je nomme «le bistrot»), le sport est simplement une activité physique individuelle. Alors, nous ne dirons rien. Nous ne regarderons pas, nous ne lirons pas, nous n'écouterons pas et donc nous ne parlerons pas. Il n'y aura pas de récit et donc, cela n'existera pas. J'ai essayé, contrit, triste, pendant les JO de Pékin. Et cela n'a pas existé. Une sorte de négation symbolique de l'événement. Ce n'était pas possible de regarder cela, simplement. Et attention, ce n'est pas facile. Pas d'écran, pas de radio, pas de site, pas de journal, même pas le résultat brut. Je n'ai rien su et ne saurai jamais rien de ces Jeux, moi qui peux nommer le champion olympique du

400 mètres haies de 1972... Nous aimons, j'aime le football, ce jeu si simple et si compliqué aux variations et combinaisons infinies. Et c'est une douleur de dire non. Mais là, c'est trop, comme on dit. Regarder le sport de compétition, c'est être d'accord d'être une consommatrice ou un consommateur. Nous sommes d'accord avec les pubs, les maillots bardés de marques, etc. Mais là, c'est trop, et nous disons stop. Avaler des couleuvres, on s'arrange avec notre conscience, je fais de petites magouilles secrètes et un peu honteuses avec mes valeurs, mais avaler un boa, je dis non, je ne préfère pas. Et si nous sommes réduits à l'état de personnes potentiellement consoméristes, alors agissons ainsi. Tu me réduis à l'état de consommateur? J'agis en consumma-

teur. Je ne consommerai pas cette soupe absurde et horriblement coûteuse en vies humaines ainsi qu'en CO<sub>2</sub>. Je ne regarde pas. Je fais baisser les audiences. Personne ne voit les pubs sur les sites de sport. Et, demain, peut-être que la RTS et tous les autres diront à la FIFA: nous ne paierons plus autant pour cela. Je ne regarde pas ton match pourri qui sent la mort et la pollution. Et je te demande de choisir différemment la prochaine fois. Je ne peux plus entendre la langue verrouillée et pleine de copeaux de bois du président de l'ASF. Ce catéchisme d'un autre temps. Je ne verrai pas Messi ou Xhaka soulever la coupe (de l'immonde, comme je l'ai lu sur une banderole). Ne pas regarder cela est une évidence qui ne me réjouit pas. Je préviens les cyniques: je ne

prends pas non plus l'avion ni n'achète de fast fashion. Nous irons au théâtre. Nous irons au cinéma. Nous goûterons des rouges inouïs entre amies et amis. Nous lirons. Nous regarderons de vieilles images, Zidane contre le Brésil en 2006, Cruyff n'importe quand, Suisse-France 2021. Comme lu sur un mur de Lausanne: on veut du foot, marre de vos sous. Voilà. C'est tout simple. Un récit sur un mur. Nous sommes notre propre récit. Nous aimons avec passion ce jeu mais là, nous n'en serons pas. Foules sentimentales, oui. Mais là, on a un peu trop le sentiment de se faire avoir, alors nous usons de notre pouvoir minuscule et majeur dans un monde capitaliste: nous n'achetons pas. (PS: c'est dur sans les Panini, aussi...)